

Marie Olmucci

## Psychanalyse et science : fantasme ou malentendu ?

« *La seule pensée qui vive est celle qui se maintient  
à la température de sa propre destruction.* »

Dostoïevski

### Psychanalyse contre science : un discours courant

Un certain discours courant semble faire l'unanimité dans la communauté lacanienne, concernant la question de la science, et ce discours sans fissure semble faire lien social :

« La science repose sur la suture du sujet » ; « la science forçait le sujet » ; « la science est une idéologie de l'abolition du sujet » ; « le discours de la science ne laisse aucune place à l'homme » ; « elle tourne en rond et aucun de ses résultats n'est un progrès » ; « la science est délirante » etc. Ce discours qui trouve son origine dans les assertions de Lacan ne semble troublé en rien par les nombreuses références à la science qui ponctuent son enseignement, science à laquelle il emprunte ses exemples, son écriture formelle faite de mathèmes (« la formalisation mathématique est notre but, notre idéal <sup>1</sup> »), sa topologie. Ni par l'apparent paradoxe que représente son expression *sujet de la Science*.

Plus troublant encore devrait être pour nous l'appui pris par Lacan sur les avancées de la science (théorie des ensembles, théorème de Gödel) quand il veut nous rappeler l'incomplétude qui nous fonde. Quand la science, dans sa démarche raisonnée et unifiante, finit par déboucher sur la béance de ses propres limites et sur le trou du symbolique, alors ses résultats ne sont pas considérés par la psychanalyse comme faisant partie intégrante du champ scientifique ! Ainsi Alain de Juranville <sup>2</sup> écrivant que « les formules écrites de cet échec n'appartiennent plus à l'écriture de la science » dans le cours il est vrai des dires de Lacan :

1 · Lacan J., *Séminaire XX Encore*, Paris ; Seuil.

2 · de Juranville A., *Lacan et la philosophie*. Paris ; PUF, chap. 6 « Vers un discours sur l'inconscient ».

« au discours de la Science ce savoir disjoint, tel que nous le retrouvons dans l'inconscient, est étranger <sup>3</sup> ».

Ce dernier paradoxe nous servira donc d'introduction dans un questionnement concernant l'origine de ce discours sur la science, sa mise en place, et sa fonction.

### **La science et la vérité**

Je laisse à d'autres plus érudits l'examen exhaustif des positions de Lacan concernant la question de la science et je retiendrai trois temps de ce discours. Et comme temps fort : les années 1964-65-66 : celles du Séminaire XII « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse » et du Séminaire XIII « L'objet de la psychanalyse », dont la leçon d'ouverture est parue dans les *Écrits* sous le titre « La Science et la vérité ».

L'axe de pensée de Lacan à cette époque, après sa théorisation de l'objet *a*, est la structure topologique du Sujet qu'il propose dans le Séminaire XII sous la forme de la bande de Moebius et qu'il reprendra dans le Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre* sous la forme du huit intérieur ou bouteille de Klein de façon à illustrer la division entre savoir et vérité <sup>4</sup>.

En effet comme il le pose d'entrée dans « La Science et la vérité », le statut du sujet, tel qu'il est repéré de façon empirique dans la pratique analytique implique la division savoir/vérité. « Le sujet est ce qui fait défaut au savoir <sup>5</sup>. » Et c'est à partir de cette défaillance du savoir qui constitue un réel qu'il introduit sa critique de la science.

Cette défaillance qui est de structure, est appelée ici par Lacan : la vérité comme cause. Dans ce texte la psychanalyse est située entre science, magie et religion et c'est le traitement différent de la question de l'origine qui va faire le partage, entre psychanalyse et science notamment.

### **La science :**

**« la vérité comme cause, elle n'en voudrait rien savoir. »**

Ce point est développé dans la leçon 22 du Séminaire XII où l'on trouvait déjà cette étrange assertion : le sujet de la science est le même sujet que celui sur lequel nous opérons en psychanalyse. Ce qui est répété en 1965.

3 · Lacan J., *Séminaire XVII L'Envers de la psychanalyse*, leçon 6, Paris ; Seuil, 1975, p. 104.

4 · Olmucci M., *Topologie du sujet et circuit de la pulsion*, 2006. Disponible chez l'auteur.

5 · Lacan J., Séminaire XII « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse », leçon 22, inédit.

Dans cette leçon comme dans le reste du Séminaire, l'innovation freudienne est présentée par rapport au cogito cartésien :

« Descartes, sa démarche n'est pas une démarche de vérité » : « pour ce qui est de la vérité, il s'en décharge sur l'Autre, sur le grand Autre, sur Dieu pour tout dire ». « C'est le rejet de la vérité hors de la dialectique du sujet et du savoir qui est à proprement parler le nerf de la fécondité de la démarche cartésienne ». (...) « Et par la voie ouverte, la science entre et progresse, qui institue un savoir qui n'a plus à s'embarrasser de ses fondements de vérité ». C'est donc du rejet du problème de la vérité en dehors d'un ensemble pour constituer cet ensemble que la science aurait pris naissance. Alors que vérité et savoir, le huit intérieur nous le montre, sont reliés, par un point de torsion certes, mais liés, par la parole. On pourrait dire « sépar-liés ». Mais ce rejet de la vérité n'est-il pas inhérent à toute utilisation du langage ?

De même la religion serait dans la « dénégaration de la vérité comme cause » : « le religieux laisse à Dieu la charge de la cause et coupe là son propre accès à la vérité ».

Pour Lacan il y a donc un *je n'en veux rien savoir* de la science aussi bien que de la religion concernant le défaut d'origine. La différence entre les deux étant que la religion donne un nom à cette place extérieure de la vérité et s'appuie sur le désir supposé d'un grand Autre divin.

### Un défaut de structure

Mais ce défaut qui concerne aussi bien la psychanalyse que la science quel est-il donc ? Dans son article Lacan fait soudain référence à sa prosopopée de 1955 intitulée *La Chose freudienne*<sup>6</sup>, qu'il n'aura de cesse de nous faire tinter aux oreilles à chaque moment crucial de son enseignement.

« Moi la vérité je parle... » signifie que « nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle » : pas de métalangage. « Aucun signifiant possible ne garantit l'authenticité de la suite des signifiants » rappelle encore Lacan dans le Séminaire VI « Le Désir et son interprétation ».

Le fondement de la critique de la science par Lacan est donc ce texte de 1955 : premier temps fort. Et c'est ce point de béance de *la vérité comme cause* qui serait voilé dans la science.

6 · J. Lacan, « La Chose freudienne », *Ecrits I*, Paris ; Seuil (Points), 1999, p. 406.

## Gödel et le métalangage

Or, qu'il n'y ait pas de métalangage, n'est-ce pas justement ce sur quoi s'appuie Gödel pour fabriquer ses deux théorèmes ?

La démonstration de Gödel est l'équivalent mathématique du paradoxe du menteur attribué à Epiménide le Crétois, VI<sup>e</sup> siècle av. J.C. « Tous les crétois sont des menteurs, c'est un crétois qui le dit... » ou pour simplifier, le paradoxe constitué par la phrase « je mens ». Sa démonstration a donc consisté à écrire ce paradoxe en utilisant l'arithmétique. Pour cela il a construit une formule arithmétique qui affirme d'elle-même qu'elle est indémontrable. La démonstration complète n'est évidemment lisible que par les mathématiciens, ce qui fait que beaucoup d'interprétations fausses ont été données.

Le premier résultat prouve que si l'arithmétique est consistante, elle est incomplète. Il existe des vérités mathématiques qu'il est impossible de démontrer (incomplétude). Le deuxième théorème prouve qu'il est impossible de démontrer dans le même système formel que l'arithmétique est consistante. Il se peut donc que dans certains cas, on puisse démontrer une chose et son contraire (inconsistance). Ces théorèmes datent de 1931 et ont eu une portée épistémologique bien au-delà de leur portée mathématique et scientifique.

Mais Alain de Juranville <sup>7</sup>, continuant de dénier à la science une quelconque possibilité d'énonciation, affirme « Dès qu'on veut clore sur elle-même l'écriture scientifique, ses limites se manifestent tout au contraire et le sujet vient à nouveau s'inscrire dans l'écriture. C'est ce que montrent les théorèmes de Gödel. Les formules écrites de cet échec n'appartiennent plus à l'écriture de la science. » Notons au passage la confusion faite entre l'écriture de la science (son formalisme), l'énoncé scientifique, et son énonciation. On constate ainsi une dérive, dans l'emploi du terme *discours de la science*, entre l'écriture de la science, dans laquelle le sujet n'a pas sa place, et l'énoncé scientifique, qui en tant que discours fait lien social.

## Une pluralité de discours

D'ailleurs ce qu'a dit Lacan lui-même du discours de la science n'est pas toujours homogène. On parle souvent du discours de la science sur le modèle du discours de l'hystérique. Dans le Séminaire XVII <sup>8</sup>, il parle du discours de la science comme ayant des affinités avec le discours du maître. Dans le chapitre suivant, il parle sans équivoque du discours universitaire comme étant aussi

7 · de Juranville A., *ibid*, p. 305.

8 · Lacan J., Séminaire XVII, *l'Envers de la psychanalyse*, op. cit., chap. 6.

celui de la science. Et dans le même chapitre (p. 121) il défend l'expression *sujet de la science* et fait une allusion consternée à la mésaventure de ses étudiants qui se sont trouvés aux prises avec le discours universitaire, et à qui on a dit que la science avait fini par exclure, *évaporer* le sujet de la Science. Il est vrai qu'il n'a peut-être pas pris la peine de se dédire... mais on voit que la suture du sujet par la science, en 1970, il n'y croit plus : c'est devenu du discours universitaire.

### Gödel et la complétude :

Kurt Gödel par ses travaux voulait contribuer à la tentative formaliste de David Hilbert, un des plus grands mathématiciens de son temps, dont l'ambition était de « clarifier définitivement la nature de l'infini... une nécessité pour la dignité de l'intelligence », dans un sens de complétude donc. Mais, chemin faisant, il constate que « les mathématiques sont inépuisables : il faut toujours revenir en arrière, pour se fortifier aux sources de l'intuition » : « il n'y aurait donc pas de langue formelle pour l'ensemble des mathématiques <sup>9</sup> ».

Les conséquences désastreuses du théorème pour le rêve de Hilbert finiront par apparaître et le nom de Gödel sera associé dans la pensée philosophique moderne à un « gouffre épistémologique <sup>10</sup> » trouant la complétude du symbolique.

### Gouffre ou pas ?

Écoutons ce que dit Lacan du paradoxe du menteur : « Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. [Rappel de la « Chose freudienne »] Je demande : où il y a un paradoxe ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus vrai que l'énonciation *je mens* ? Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si, ce *je mens*, vous le mettez sur un papier, à titre d'écrit. Une démonstration logique de ce non-paradoxe devrait être possible en passant par plusieurs niveaux de langage.

C'est d'ailleurs ce que fait Lacan au chap. 11 du Séminaire XI <sup>11</sup> où il revient sur le paradoxe du menteur en s'appuyant sur la distinction entre plan de l'énonciation et plan de l'énoncé de son graphe : « son usage s'illustre de ce

9 · Notes prises par Canap, le 23 déc. 1929 in Numéro spécial de *Pour la Science* sur Gödel (2004).

10 · Bousseyroux M., « Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse », *L'En-Je lacanien*, Eres.

11 · Lacan J., Séminaire XI *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris ; Seuil, leçon 11, p. 156.

qu'une pensée logicienne trop formelle introduit d'absurdités, à voir une antinomie de la raison dans l'énoncé je mens, alors que chacun sait qu'il n'y en a point. (...) en effet le je qui énonce, le je de l'énonciation, n'est pas le même que le je de l'énoncé, c'est-à-dire le shifter qui, dans l'énoncé, le désigne. »

Sans doute est-ce là-dessus que A. de Juranville s'appuie pour prétendre que cette distinction n'est plus du domaine de la science. Et pourquoi ne pourrait-elle pas se mathématiser à son tour ? N'est-ce pas ce que voulait faire Gödel dans les années 40 ?

Lacan se souvient-il que parlant du paradoxe du menteur, il parle du théorème de Gödel ?

En tout cas, vu de la « Chose freudienne », ce paradoxe n'est qu'apparent et cette apparence vient de ce que l'on oublie la dimension de semblant du langage dans le traitement que l'on en fait. En effet : « tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant, et rien ne s'y édifie qui ne soit à base de quelque chose qui s'appelle signifiant, qui dans la lumière où je vous le produis aujourd'hui, est identique à ce statut, comme tel du semblant <sup>12</sup>. »

Chose freudienne et démontage du paradoxe, Lacan revient là-dessus : dans la leçon suivante dans un passage superbe où il s'appuie sur *La Métamathématique* de Lorenzen pour illustrer *Moi, la vérité, je parle*.

Il montre que cette vérité n'est autre que la vérité de l'inconscient : « c'est exactement ce que vous découvrez avec l'inconscient, ça n'a pas plus de portée. Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est de chez lui, parfaitement soutenable. C'est simplement à vous de le savoir. Qu'est-ce que ça vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne ; car elle s'est déchaînée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien, quand vous disiez que la conjonction n'était pas soutenable <sup>13</sup>. »

Comment ne pas penser à la notion de complémentarité de la physique quantique où deux langages différents et contradictoires sont utilisés pour décrire une réalité qui échappe à notre raison ?

Ce célèbre paradoxe, au-delà de sa portée dans le champ de l'arithmétique, ne ferait donc que démontrer cette dimension de semblant du langage en pointant la disjonction savoir-vérité ? Gödel ne s'y est pas trompé. C'est à ce titre qu'il y a bien une faille épistémologique.

12 - Lacan J., Séminaire XVIII « D'un discours qui ne serait pas du semblant », leçon 1, inédit.

13 - Lacan J., idem, leçon 4 du 17 février 1971, p. 70-71, inédit.

### Des cercles vicieux

Gödel lors d'une conférence à la Yale University en 1941 abordera de nouveau le problème des fondements des mathématiques : existe-t-il un système mathématique où la cohérence de l'arithmétique est démontrable ? Son théorème prouvant seulement qu'un tel système n'est pas à chercher dans le formalisme finitiste de Hilbert mais doit le dépasser.

Ce qu'on nomme en mathématiques un cercle vicieux (du modèle : « aucun tout ne peut contenir des éléments ne pouvant être définis que par des concepts contenus dans ce tout lui-même ») ne le gêne pas outre mesure. C'est le formalisme des mathématiques classiques qui induit obligatoirement des cercles vicieux<sup>14</sup> (« car les axiomes impliquent l'existence de nombres réels, qui ne sont définissables, dans ce formalisme, que par référence à des nombres réels »). Ce que Lacan note : « le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation ».

Pour Gödel les définitions qui se mordent la queue sont légitimes et ne remettent pas en cause le système des mathématiques classiques. Pour lui la solution se trouve dans la « clarification sémantique » qui consiste à saisir les concepts concernés avec d'avantage d'acuité, ce qui constituerait une approche phénoménologique. Nul doute que la distinction de niveaux proposée par Lacan entre énonciation et énoncé participe de cette clarification sémantique.

### Un chemin paradoxal

En fait, si l'on s'appuie sur une structure de pensée binaire, celle du tiers exclu, et que l'on suit un cheminement logique (basé sur du semblant), l'on débouche sur un paradoxe logique.

Par contre si l'on part d'une base de pensée comparable à la bande de Möbius (la Chose freudienne en est une) donc paradoxale, il n'y a plus de paradoxe à l'arrivée.

Gödel a suivi le premier chemin, puis il a tiré les conséquences de ses résultats et a infléchi sa façon de voir dans le sens d'une prise en considération de l'esprit humain « en continu développement » et non pas statique comme le considèrent ceux qui le traitent comme une machine. Mais est-il allé jusqu'à une prise en compte de la vérité de l'inconscient dans ses considérations ? Cette structure de l'inconscient dans sa forme de ruban de

14 - *Pour la Science*, Numéro spécial sur Gödel (2004).

Möbius, telle la structure du sujet, constituerait quelque chose d'assez souple pour faire tenir sur la béance sans la masquer, donc faire suppléance. En effet le point de torsion à valeur d'incomplétude (objet *a*) et la continuité des deux faces apparentes en une seule fait complétude.

### **Echec de la suture**

Revenons à l'usage constant fait par Lacan de la référence au théorème de Gödel. Dans La « Science et la vérité », il parle de la logique moderne comme « une tentative de suturer le sujet de la science et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue ». La science se trouve donc « définie par la non issue de l'effort pour le suturer (le sujet de la science) ». Il ne dit pas que la science se définit par l'effort de suture mais par la non issue de cet effort.

Mais deux points paraissent tout de même passés sous silence.

La science contemporaine ouvre sur une vérité trouée

Le premier étant que cet échec de la suture du sujet est pris en compte par la science elle-même et modifie son visage.

En effet les avancées de la science au XX<sup>e</sup> siècle – que ce soit en mathématiques ou en physique quantique – ont contribué à lever le voile sur son « origine obscure » à savoir le lieu de l'Autre comme préalable, en pointant l'incomplétude du symbolique dont elle est issue. Le théorème d'incomplétude de Kurt Gödel, le principe d'incertitude d'Heisenberg, la notion de complémentarité de Niels Bohr, pour ne citer qu'eux, vont dans le sens d'un savoir castré par rapport à la vérité et d'une limite interne non seulement à la logique déductive mais à la connaissance : « la théorie laisse échapper ce qui est l'essence de la réalité <sup>15</sup> ». La science moderne ouvre donc sur une vérité trouée. Ne nous trompons pas d'adversaire et ne confondons pas science avec techno-sciences d'une part, et idéologie scientifique avec science contemporaine de l'autre.

### **Retour du sujet dans la science**

Sachant que cette disjonction entre savoir et vérité fonde le statut du sujet, on comprendra que la science en faisant la lumière sur la première parvient, également au XX<sup>e</sup> siècle, à redécouvrir le sujet comme indissociable

15 - Omnès R., *Philosophie de la science contemporaine*, Paris ; Seuil (Folio).

de l'objet dans l'observation. Tout énoncé scientifique n'est-il pas par ailleurs sous tendu par une énonciation <sup>16</sup>, et même une prise de position subjective ?

En physique quantique la présence incontournable du sujet est repérable par le fait que l'information sur un objet microphysique s'obtient par un processus de mesure qui modifie l'état du système. Dans l'état actuel des connaissances, un phénomène n'existe pas en dehors du dispositif expérimental qui l'observe. C'est ce qu'illustre la célèbre expérience dite des deux fentes de Young où, entre autres résultats étonnants <sup>17</sup>, la mesure effectuée par l'expérimentateur (sujet), et donc la question qu'il se pose, modifie le résultat de l'expérience (objet).

Lacan empruntera d'ailleurs à cette expérience l'image de l'électron « à la jonction de la théorie ondulatoire et de la théorie corpusculaire » pour représenter la *spaltung* du sujet, qui est dans les deux endroits comme « l'électron passe en même temps par deux trous distants » (autre propriété de cette expérience). Comme l'électron, « le sujet participe du réel en ceci justement qu'il est impossible apparemment » dit-il <sup>18</sup>.

### Béance et dé-mesure

Gilles Cohen-Tannoudji <sup>19</sup> écrit : « Je pense que toute la physique du XX<sup>e</sup> siècle est marquée de part en part par la redécouverte qu'il n'y a pas de connaissance scientifique sans sujet de cette connaissance ». La béance, la dé-mesure, la science du XX<sup>e</sup> siècle l'a rencontrée à plusieurs reprises et elle fait avec. C'est ce que constate Roland Omnès auteur de *Philosophie de la Science contemporaine* : « Ainsi, voit-on la Science, partie de l'incompris, l'assumant pleinement, atteindre le point d'où s'éclaire ce qu'elle avait dû accepter sans question à son commencement. Elle se referme sur son début comme un cercle. Cercle sans origine saisissable, c'est-à-dire sans principe de soi ».

16 · Voir Chris Philippidis, « L'intrication des significations dans les textes quantiques », *Alliage*, N° 37-38.

17 · Olmucci M., « Young avec Lacan : le sujet comme impossible », *L'En-Je lacanien* N° 7.

18 · Lacan J., Séminaire XVII *l'Envers de la psychanalyse*, leçon 18, Paris ; Seuil, p. 119.

19 · G. Cohen-Tannoudji cité par JF Coudurier qui a le courage de soulever cette question dans la région d'Aix en Provence : intervention en juillet 1999 au Congrès de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse et Colloque Science et rationalité en 2004.

## Quelle méprise ?

Ne retrouvons-nous pas avec l'image de ce cercle *sans origine saisissable* la structure même du sujet ? La science aurait donc effectué au XX<sup>e</sup> siècle sa traversée du fantasme, à propos de laquelle Michel Bousseyroux écrit : « c'est cela la topologie de la passe où effet et cause deviennent strictement équivalents », cette équivalence signant le pas-de-rapport-sexuel <sup>20</sup>. D'ailleurs la conclusion de Guy Le Gaufey dans son livre : *L'Incomplétude du Symbolique* <sup>21</sup> est que le savoir psychanalytique ne vient pas s'opposer à d'autres savoirs qui seraient plus rationnels, mais vient s'élaborer, dès Freud, autour de cette commune incomplétude du symbolique dont font état les autres savoirs scientifiques.

On ne peut plus confondre science et « plein de sens », ce qui revient à confondre science et délire. Mais on peut m'objecter que si la science est trouée, sa démarche fondamentale est de chercher à réparer ce trou, ce qui n'est pas le but de la psychanalyse. Pourtant la cure analytique n'est-elle pas au départ basée sur cette même méprise, que Lacan nommera « Méprise du sujet supposé savoir » ?

Ce qui m'amène au deuxième point passé sous silence.

## L'Un contre l'Autre

Si l'esprit humain cherche à retrouver de l'Un, cette tentative n'est pas le fait de la seule Science car « face au morcellement et aux ramifications incessantes que nous propose le monde sensible, l'esprit s'obstine à retrouver des catégories, des genres, des invariants qui, à force de se laisser agglutiner, nous ramèneraient à l'unité primordiale <sup>22</sup>. » Certes les scientifiques se sont toujours posé la question de l'Unité de la connaissance <sup>23</sup> mais comme le dit en 1937 l'un d'entre eux, Sigmund Freud lui-même : « Nous savons que le premier pas vers la maîtrise intellectuelle du monde environnant, où nous vivons, consiste à découvrir des généra-

20 - Bousseyroux M., « Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse », publié par *l'En-Je lacanien*.

21 - Le Gaufey G., *L'Incomplétude du symbolique*, Paris ; EPEL, 1991.

22 - Brune E., *Le Quark, le neurone et le psychanalyste*, Ed. Le Pommier, 2006

23 - Brune E., *Le Quark, le neurone et le psychanalyste*, Op. cit., « De la Science à la philosophie : y a-t-il une unité de la connaissance ? », Colloque à l'Université libre de Bruxelles en 2005, à l'initiative de France Culture, et dont les Actes sont publiés chez Albin Michel Vous en trouverez un résumé impertinent sous la plume de Elisa Brune.

lités, des règles, des lois, qui mettent de l'ordre dans le chaos. Par ce travail, nous simplifions le monde des phénomènes, mais nous ne pouvons nous empêcher aussi de le falsifier, particulièrement lorsqu'il s'agit de processus de développement et de transformation <sup>24</sup> .

Lacan, quand à lui, avance, à propos du Un, que l'idée de mesure est la condition même de la pensée <sup>25</sup> .

Cette tendance n'est donc pas attribuable à la science uniquement. La projeter au dehors de cette façon, n'est-ce pas une façon d'occulter le tribut que nous-mêmes lui payons ? La question est posée. Qui est la vieille et toujours nouvelle question du clivage que Freud redécouvre à la fin de sa vie et avec laquelle nous n'avons pas fini. La voici posée par une journaliste scientifique <sup>26</sup> : « L'unité n'est pas seulement une propriété de la conscience, elle en est peut-être l'attribut central. Et lorsque des circonstances particulières entraînent un comportement contradictoire, l'un des termes de la contradiction sort aussitôt du champ de la conscience, sauvegardant ainsi son essence même, qui serait l'impression d'unité ».

### Psychanalyse et science, même combat

Nous avons vu que le discours courant sur la science a pris son origine dans les propos de Lacan et que ces propos étaient plus nuancés dans la « Science et la vérité » en ce qui concerne la suture du sujet. Mais dans ce même texte, science et religion auraient en commun le rejet de la vérité comme cause. Ce qui laisse la psychanalyse comme seul champion en lice à défendre les couleurs (de vide) de Dame inconsistance. Pourtant Lacan n'a pas toujours tenu ce propos.

Dans le Séminaire XI *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, voulant explorer les fondements de la psychanalyse, il la situait entre les deux termes : science et religion. Mais « l'analyse n'est pas une religion. Elle procède du même statut que La science. Elle s'engage dans le manque central où le sujet s'expérimente comme désir. Elle a même statut médial, d'aventure, dans la béance ouverte au centre de la dialectique du sujet et de l'Autre <sup>27</sup> ».

24 · Freud S., « Analyse avec fin, analyse sans fin ».

25 · Lacan J., Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, leçon du 12 février 1969.

26 · Elisa Brune, op. cit.

27 · J. Lacan : Séminaire XI *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, leçon 20, Paris ; Seuil (Folio), p. 296.

Même béance, même sujet, même statut, même éthique de lucidité. Ce passage, apparaît donc comme troisième temps fort de l'articulation lacanienne sur la question de la Science. Qu'il ait été recouvert par la suite, pas complètement nous l'avons vu, ne peut effacer cette trace. Il permettra peut-être de lever le malentendu entre psychanalyse et science.

Le sujet de la science du XX<sup>e</sup> siècle, profondément marqué par l'incomplétude, ne pourrait-il pas nous aider à lutter contre les atteintes actuelles envers la dimension subjective et à restaurer la castration comme paradigme à la fois fondateur de l'humain et de son avancée conceptuelle ?

« Fermeture et ouverture sont comme la respiration de notre univers de savoir <sup>28</sup> ». ■